Les enjeux de l'Analyse du Discours

Dominique MAINGUENEAU

(Conférence à Suceava, le 23 mars 2006)

Tout d'abord, je voudrais faire une remarque sur ce qu'implique l'existence même de l'analyse du discours. Spontanément, on pense qu'au fil du temps on ajoute des disciplines les unes aux autres pour perfectionner le savoir : chaque fois qu'apparaîtraient des phénomènes nouveaux, on créerait une discipline nouvelle. En réalité, si l'analyse du discours existe, c'est parce qu'il s'est produit une reconfiguration du savoir. Certes, en un sens l'analyse du discours n'est pas une nouveauté absolue: avant elle, il existait d'autres massifs de savoir, comme la rhétorique ou la philologie, qui traitaient de phénomènes apparemment comparables. Depuis les Grecs antiques s'est constamment maintenue une distinction entre la grammaire et la logique, d'une part, et la rhétorique, d'autre part, qui considérait plutôt le langage comme action dirigée vers un public déterminé. Pour autant, on ne peut pas dire que l'analyse du discours se place dans la continuité de la rhétorique.

Ce qui s'est appelé peu à peu « analyse du discours » s'est développé à partir des années 1960. Le problème, c'est que chaque courant a tendance à fabriquer une histoire de l'analyse du discours à sa façon, à reconnaître les fondateurs qui lui conviennent. Certains, gênés par le fait de ne pas savoir à qui faire remonter l'analyse du discours, voient

BDD-A17888 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:52 UTC)

dans Bakhtine une figure fondatrice. Mais Bakhtine était très peu connu au moment où l'analyse du discours est apparue ; c'est une construction *a posteriori*. En fait, l'analyse du discours est issue de la convergence de courants qui, au départ, s'ignoraient : des courants surtout anglo-saxons et français qui étaient indépendants les uns des autres et qui progressivement se sont rencontrés, finissant par ouvrir un espace de recherche commun dans les années 1980. En outre, l'analyse du discours s'est nourrie des courants pragmatiques, qui, comme l'analyse du discours d'ailleurs, ne sont pas des courants strictement linguistiques. Les auteurs de référence de la pragmatique ne sont pas nécessairement des linguistes, mais aussi des philosophes comme Grice, Searle, Austin, des anthropologues comme Bateson, des sociologues comme Goffman, etc. De même, l'analyse du discours c'est aussi des sociolinguistes, des sociologues, des philosophes comme Foucault, Pêcheux, des psychologues… Cette situation ambiguë de l'analyse du discours, qui se trouve dans les sciences du langage tout en étant placée à l'intersection de l'ensemble des sciences humaines et sociales, n'est pas sans poser de gros problèmes quand il s'agit de lui assigner un territoire.

Une autre particularité de l'analyse du discours est qu'elle unifie toutes les productions verbales, considérées dans leur pleine diversité. C'est la première fois dans l'histoire de l'humanité que tout ce qui se dit à l'oral, tout ce qui s'inscrit sur une feuille de papier, sur un mur ou sur un écran d'ordinateur, peut être appréhendé à travers un même réseau de concepts. La rhétorique grecque se limitait aux paroles dans des situations solennelles : elle n'avait pas la prétention d'étudier les énoncés ordinaires. Quant à la philologie, elle était fondamentalement liée à l'écrit, à la mémoire des peuples. Désormais, avec l'analyse du discours

BDD-A17888 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:52 UTC)

les corpus les plus inattendus sont possibles Mais, étant donné l'infinie diversité des corpus susceptibles d'être étudiés, le fait de se donner tel corpus constitue déjà en soi une décision très lourde. De toute façon, on n'étudie qu'une infime partie de ce qui peut se dire : quand dans une conjoncture donnée on se concentre sur certains types d'objets plutôt que sur d'autres, c'est nécessairement symptomatique.

Si tout est possible en ce qui concerne les corpus, en revanche le chercheur est très contraint sur le plan épistémologique : plus il est libre et plus il est obligé d'être attentif à ce qu'il fait, de justifier l'ensemble de sa démarche. Une grande liberté en matière de choix des corpus va de pair avec une grande liberté au niveau des approches de ces corpus. Pour un philologue traditionnel qui étudie par exemple un texte en hittite, l'essentiel est de comprendre ce qui est écrit dans ce texte et à quoi il servait. En revanche, quelqu'un qui étudie une conversation contemporaine peut le faire de vingt manières différentes et avec des objectifs très divers ; il lui faut bien savoir dans quel cadre théorique et méthodologique il travaille et avec quelle finalité. Ce ne sont pas des *textes*, en fait, qu'il étudie, des totalités saisies dans leurs multiples dimensions, mais des *corpus* construits en fonction d'un point de vue nécessairement limité.

Une autre difficulté, bien connue celle-là, est que la notion de « discours » est très confuse. En anglais *discourse* est plutôt orienté vers l'interaction orale, tandis qu'en France ce terme prend facilement un sens presque philosophique. Si l'on entend par « discours » seulement des unités transphrastiques saisies en contexte, c'est une notion très pauvre : tout est discours. Le vrai problème est plutôt de savoir *de quel point de vue* on étudie ce discours, quel est l'intérêt du chercheur. Personnellement, je fais une distinction entre l' « analyse du discours » comme discipline et « les études

BDD-A17888 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:52 UTC)

de discours » qui regroupent diverses disciplines, dont l'analyse du discours.

Qu'est-ce qui caractérise l'analyse du discours comme discipline ? A mon sens, l'intérêt qui la gouverne est d'envisager non pas tel type de texte, non pas tel type de situation de communication, mais le mouvement même qui les lie l'un à l'autre, le dispositif d'énonciation qui fait que ce type de texte est le type de texte de cette situation, et que cette situation n'est telle que de rendre possible ce type de texte et pas d'autres. Il y a là quelque chose d'à la fois évident et de mystérieux . Qu'est-ce qu'un hôpital, par exemple, sinon à la fois un lieu où sont produits des textes et un lieu qui n'existe que par ces textes ? C'est un apport important de Michel Foucault que d'avoir montré que l'hôpital moderne, par exemple, ne fait qu'un avec l'instauration de certaines pratiques discursives qu'il rend possibles et qui en sont aussi la condition.

L'analyse du discours s'intéresse à cette connexion mystérieuse entre des lieux et des situations. Beaucoup de linguistes, en particulier britanniques, pensent cela en termes de «fonction»: dans cette perspective, un texte est ce qu'il est parce qu'il a une certaine fonction, qui expliquerait sa structure. Pour ma part, je ne crois pas que les textes ont des fonctions bien claires : les textes existent, et leur fonction relève plutôt d'une interprétation.

La caractérisation de « l'intérêt » qui gouverne l'analyse du discours, toute minimale qu'elle soit, explique qu'un analyste du discours ait des objets préférentiels, qui sont différents par exemple de ceux que privilégie l'« analyse conversationnelle ». Dans le cas de la conversation spontanée on assiste à un travail dynamique de co-construction des cadres de référence ; en revanche, l'analyse du discours privilégie les corpus où les participants sont les ministres,

BDD-A17888 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:52 UTC)

les interprètes de rôles déjà stabilisés : c'est ce qu'implique la notion même de genre de discours. Dans une conversation spontanée, l'important est moins le rapport à une situation que les relations entre les interactants : un genre de discours d'hôpital tenu hors de l'hôpital n'a aucun sens, mais pour une conversation entre amis, que vous la fassiez à l'hôpital, dans un couloir à l'université ou chez vous, cela ne changera pas grand chose.

Si l'analyse du discours a une prédilection pour les formes institutionnelles de la communication, cela ne veut pas dire qu'il n'est pas question pour elle d'utiliser l'analyse conversationnelle : quand on travaille sur un débat à la télévision, par exemple, on utilise les concepts et des méthodes de l'analyse conversationnelle, mais ils sont intégrés dans une modélisation d'un autre ordre. Réciproquement, quelqu'un qui travaille sur la conversation peut utiliser les concepts de l'analyse du discours, qui seront alors dominés par les concepts et les objectifs qui sont ceux de l'analyse conversationnelle.

Mais il y a d'autres disciplines du discours que l'analyse du discours. C'est le cas par exemple de « l'analyse critique du discours » ou de bien des travaux sur l'argumentation. Peut-être même la traductologie en fait-elle partie elle aussi. Ce qu'on appelle traduction, en effet, est une activité fondamentalement discursive. Certes, la linguistique de la langue est massivement impliquée dans la traduction, mais elle est dominée par d'autres considérations : on traduit toujours des textes en fonction des normes de traduction qui sont relatives à une situation donnée.

Bref, dans le champ du discours il y a un certain nombre de disciplines, dont l'analyse du discours, qui met l'accent sur l'intrication entre texte et situation, pour qui il n'est pas de situation qui soit pensée hors du texte et pas de

BDD-A17888 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:52 UTC)

texte hors de la situation dont elle participe. C'est une discipline exigeante car on est tout le temps tenté de basculer soit dans l'analyse textuelle, soit dans l'analyse sociologique. Il y a beaucoup de travaux qui disent être de l'analyse du discours mais qui sont en fait de la linguistique textuelle ; l'étude de l'anaphore, par exemple, n'est pas *a priori* de la compétence de l'analyse du discours, sauf si on l'intègre à une problématique des genres de discours. En revanche, un chercheur en analyse du discours ne peut pas comprendre ce que c'est qu'un texte s'il ne s'appuie pas sur l'anaphore.

Le champ des études de discours apparaît, de prime abord, quelque peu chaotique, et c'est le moins qu'on puisse dire. Mais il faut relativiser cette première impression. On peut envisager deux positions extrêmes : une position qu'on pourrait dire libérale, qui consiste à dire : « faites ce que vous voulez », et une position contraire qui affirme : « toute recherche doit s'inscrire dans une discipline précise ». Je me rappelle à ce propos un débat avec un collègue britannique. Il soutenait que les disciplines n'ont aucune importance, que chacun doit faire ce qui lui plaît, sans se demander de quel espace de savoir peut bien relever sa recherche. Pourtant, on constate que ce même chercheur fait à peu près la même chose que ses collègues... Dès qu'on lit un article d'analyse du discours on se rend vite compte de quelle tendance il relève. Dans la pratique, en effet, on ne peut pas travailler sur des données verbales si on n'a pas un cadre théorique, explicite ou non. Sans doute chacun peut-il croire qu'il fait ce qu'il veut, mais la logique fondamentalement coopérative de l'activité scientifique condamne cette croyance à être largement illusoire. Pour ma part, je cherche une position moyenne : même si le champ du discours est structuré par

BDD-A17888 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:52 UTC)

des disciplines, il existe un certain nombre de travaux très intéressants qui ne relèvent pas d'une discipline.

Beaucoup de gens croient que les disciplines sont de purs découpages administratifs. En réalité, il ne faut pas confondre les disciplines de recherche et les disciplines institutionnelles. Certaines disciplines institutionnelles n'ont pas d'existence pour la recherche. Par exemple, ce qu'on appelle en France « la communication » ne correspond pas à une discipline de recherche mais à plusieurs : il y a des linguistes, des sociologues, des sémioticiens, etc. De même, ce qu'on appelle le « français » au lycée ou au collège est une discipline institutionnelle, non une discipline de recherche: un professeur de français en France fait visiter les musées, il fait de l'histoire, il raconte la vie des écrivains, il fait des analyses de textes, de films, il enseigne à parler en public, etc. On peut dire des choses comparables pour la littérature à l'université.

S'il y a des disciplines de recherche, c'est que la recherche est une activité foncièrement coopérative qui doit s'appuyer sur une problématique existante. Si l'on n'a pas construit des objets communs, qu'on ne soit pas d'accord sur les méthodes et les concepts, comment peut-on dire qu'on a fait progresser la discipline ? Pour être reconnu, il faut qu'il y ait une communauté qui valide la qualité de vos travaux. Les objets jugés dignes d'intérêt, ce sont des objets qui doivent être définis de manière partagée ; personne ne peut décider à lui seul quels sont les objets pertinents et quelles sont les méthodes pertinentes pour les étudier. Ainsi, chaque discipline est une réalité socio-cognitive, à la fois une communauté et un ensemble de ressources conceptuelles et méthodologiques partagées permettant de construire des objets et d'évaluer les résultats du travail.

BDD-A17888 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:52 UTC)

Quand on travaille à l'intérieur d'une discipline, on a le choix entre deux stratégies : soit s'attacher à une topique existante, de façon à montrer qu'on la fait progresser, en se positionnant donc franchement à l'intérieur de cette discipline, soit créer son propre espace, avec le risque de n'être lu et compris par personne.

Il y a donc à la fois des gens qui cherchent à s'inscrire dans la topique existante et des gens qui vont travailler à des topiques spécifiques, avec le risque de voir leurs travaux ignorés. Si quelqu'un veut travailler en analyse du discours, il y trouve des grandes questions qui sont caractéristiques de cette discipline : qu'est-ce qu'un genre de discours ? Qu'est-ce qu'un texte cohérent ? Y a-t-il une différence entre les genres oraux et les genres écrits ? Quel sont les rapports entre institution et discours ? Entre subjectivité énonciative et texte ? etc. Si j'écris un article sur ces thèmes, je serai inévitablement au cœur de la discipline et les gens qui appartiennent à cette discipline seront incités à le prendre en compte. Mais si je m'intéresse à des thèmes marginaux, en essayant de montrer l'intérêt que cela a pour l'analyse du discours, les choses sont moins faciles : ma problématique n'existe d'abord que par et pour moi, par mon acte d'autorité.

En analyse du discours, dans la mesure où il s'agit d'une discipline carrefour, il est normal qu'un certain nombre de figures importantes ne soient pas rapportables à une discipline. Je pense par exemple à E. Goffman : c'est un sociologue un peu bizarre, et un linguiste encore plus bizarre, qui circule entre la sociologie, l'anthropologie, la linguistique, etc. On ne peut pas dire que sa pensée relève *de* l'analyse du discours, mais on voit bien l'intérêt qu'elle a *pour* l'analyse du discours. De même, si je considère les travaux de Dell Hymes, ils relèvent à la fois de l'anthro-

BDD-A17888 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:52 UTC)

pologie, de la sociologie et de la linguistique ; cela dépend de quel point de vue on se place. Si dans le domaine du discours, certains courants peuvent ainsi se développer sans se réclamer d'une discipline, c'est que la recherche se fait souvent en déplaçant des frontières. On ne peut pas attendre que l'ensemble de la recherche se laisse enfermer dans une discipline, mais sans disciplines la recherche est impossible.

Plutôt que de dire que l'analyse du discours n'est pas sérieuse, car hétérogène, mieux vaut donc essayer de comprendre pourquoi cet espace est ainsi instable et diversifié. Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que les psychologues par exemple soient logés à meilleure enseigne, partagés qu'ils sont entre les psychanalystes, d'un côté, et ceux qui mettent des électrodes dans le cerveau des rats. Et que dire de l'économie ? D'un côté, elle abrite des mathématiciens purs, de l'autre des sociologues. L'analyse du discours n'est ni plus ni moins instable que d'autres. Simplement, elle est toujours à l'articulation de plusieurs domaines. Et donc, du coup, interviennent dans ce champ des gens qui ne sont pas de la même appartenance académique ; si on regarde les rattachements institutionnels des auteurs de l'analyse du discours, on est surpris de voir qu'ils sont dans des domaines très divers : la gestion, la psychologie cognitive, l'anthropologie, la linguistique, etc.

Il est indéniable, néanmoins que dans nos vieux pays il y a une très grande puissance de l'institution et que l' analyse du discours en pâtit, de par la difficulté qu'on a à l'enfermer dans les facultés de lettres. On est facilement porté à croire que le réel correspond au découpage du monde universitaire : si dans une faculté il y a une discipline A et une discipline B qui sont séparées par un couloir, on pense que dans la réalité il y a effectivement deux objets bien distincts. Cela me fait penser à une expérience de psycho-

BDD-A17888 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:52 UTC)

logie sociale qui consiste à diviser arbitrairement un groupe en deux : sans dire pourquoi, on met à la moitié d'entre eux un brassard bleu et aux autres un brassard rouge. Au bout de quelques heures, on s'aperçoit que les gens se sont regroupés par brassards et qu'ils sont convaincus que les gens de l'autre brassard ont tels ou tels défauts. C'est finalement un hasard purement sémiotique qui crée une réalité. Il en va un peu comme cela pour les disciplines.

Le fait que l' analyse du discours ne soit pas enfermée dans un lieu, qu'elle apparaisse comme nomade, ne peut pas ne pas avoir de conséquences institutionnelles. Supposons qu'il existe un analyste du discours spécialiste du discours littéraire et qu'il travaille sur la poésie symboliste (je prends à dessein le poète le plus littéraire qui soit). Il aura un outillage conceptuel et méthodologique voisin de celui d'un collègue analyste du discours qui travaille sur les graffitis ou sur les journaux. Mais il n'aura que peu de choses en commun avec son collègue de littérature qui travaille sur Mallarmé ou sur Rimbaud : en apparence ils ont à peu près le « même » objet, mais ce n'est pas cela qui est le plus important. Jusqu'ici, ce problème n'était pas très apparent, parce que les spécialistes de poésie étaient des littéraires au sens traditionnel. Quand un sociologue, par exemple, s'intéressait à la littérature, c'était en général pour compter le nombre d'éditions, regarder la carrière des écrivains, des choses au fond bien peu « littéraires ». Je songe aux travaux de Roger Escarpit en France, qui dans les années 1960 mettait en relation le nombre d'écrivains et la taille du marché du livre, ou à ceux de Bourdieu qui s'intéressait aux carrières, aux trajectoires des écrivains dans le champ littéraire. En revanche, l'analyste du discours se trouve dans une situation beaucoup moins confortable, puisqu'il réfléchit directement sur le fait littéraire dans ses multiples

BDD-A17888 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:52 UTC)

dimensions, y compris sur le « contenu » des œuvres ; ce qui pose un délicat problème de frontières avec les littéraires.

Que va-t-on faire alors, sur le plan institutionnel, de ce spécialiste d'analyse du discours littéraire qui n'a pas de langage commun avec ses collègues littéraires, mais qui a un langage commun avec des collègues politologues ou psychologues sociaux? C'est une situation complètement nouvelle. Et de même, en psychologie, que va-t-on faire d'un psychologue comme Jean-Paul Bronckart, par exemple, qui met le discours au centre de la psychologie et considère que l'identité et la conscience se construisent par interaction ? Dans les pays où les choses sont moins rigides, on peut très bien admettre que l'étude d'un phénomène relève à la fois de plusieurs disciplines. Mais en France les universitaires sont constamment obligés de montrer leur carte d'identité disciplinaire : es-tu sociologue ou linguiste ? Il existe en effet des sections nationales qui contrôlent les carrières. On ne peut pas être universitaire si on n'est pas reconnu par ses pairs ; mais qui sont ces « pairs » ? L'inconvénient de cette situation est que de plus en plus de travaux sur les discours, qui cadrent mal avec les découpages traditionnels, apparaissent inclassables.

On ne peut pas non plus se cacher que l' analyse du discours ne reçoit pas toujours un accueil très favorable de la part des facultés de lettres, en particulier de la part des littéraires et des philosophes, qui ont l'habitude de travailler sur des textes du patrimoine, appréhendés comme autonomes par rapport à tout contexte. L'analyse du discours suppose en effet une dissolution de l'opposition entre texte et contexte. Depuis très longtemps on vit avec l'idée qu'il y a des textes auxquels on peut, si on le veut, donner un contexte. En réalité, il n'y a pas de texte qui existerait par lui-même : il n'est établi dans sa matérialité et lisible que

BDD-A17888 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:52 UTC)

s'il est inscrit dans des institutions historiquement définies. Cela ne veut pas dire évidemment que *l'Odyssée* n'existait pas avant qu'on la commente à l'école, mais ce n'est pas la même *Odyssée* qu'on commente à l'école.

D'une manière générale, ce qu'on appelle « histoire littéraire » repose sur le présupposé qu'il y aurait d'un côté des textes et, de l'autre, une discipline de recherche qui prendrait en charge les « circonstances » de leur création, de leur réception, etc. Mais pour l'analyse du discours toute tentative pour séparer le texte et son contexte est parfaitement impensable : le processus d'énonciation déstabilise cette distinction même. Il devient impossible de faire fonctionner une opposition simple entre ceux qui s'intéresseraient aux textes et ceux qui s'intéresseraient à leur « environnement ». Cette distinction entre un intérieur et un extérieur du texte, entre une relation herméneutique singulière aux textes consacrés et des savoirs auxiliaires perd son sens pour l'analyste du discours. Auparavant, seuls ceux qui commentaient les textes étaient censés avoir accès à eux ; les autres ne faisaient que donner des « éclairages » pour aider le commentateur. Aujourd'hui il n'y a pas d'un côté ceux qui ont accès au texte et de l'autre ceux qui se contentent d'aider l'interprétation, mais il y a deux approches hétéronomes : une approche herméneutique et une approche en termes d'analyse du discours qui relève à la fois des sciences humaines et sociales. Certes, la dimension en quelque sorte patrimoniale de certains textes fait qu'ils sont voués à être commentés, mais cette démarche n'a plus le monopole.

Prenons le cas de la stylistique, qui utilise la linguistique pour commenter les textes littéraires. C'est ce que fait par exemple Proust avec les romans de Flaubert ; il remarque l'importance de l'imparfait chez cet écrivain et

BDD-A17888 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:52 UTC)

cherche à voir comment cet imparfait est mis au service de la « vision du monde » du romancier. La linguistique fonctionne ici comme un savoir auxiliaire, une sorte de boîte à outils au service du commentateur. Mais avec l'analyse du discours la relation devient beaucoup moins simple, dans la mesure où le chercheur s'appuie sur des notions comme genre du discours, polyphonie, ethos, etc. qui excèdent la grammaire. Il ne s'agit plus d'adapter la grammaire à l'étude des textes, mais de s'appuyer sur une théorie de la textualité et du discours... Sans s'en apercevoir, on introduit des catégories d'analyse qui font peu à peu exploser le système.

Dès lors que l'analyse du discours ne se définit pas par son objet, mais par sa démarche, comment va-t-on regrouper ses praticiens ? On a vu plus haut que c'est là une situation tout à fait nouvelle, qui déstabilise les partages traditionnels. Vraisemblablement, beaucoup vont devoir accepter des appartenances multiples. Un spécialiste du discours religieux, par exemple, pourra être membre d'une équipe qui travaille sur la religion, et qui comprend des linguistes, des anthropologues, des psychologues, des littéraires… ; mais ce sera aussi un linguiste, et un spécialiste d'analyse du discours, espace où il dialoguera avec des collègues qui travaillent sur des corpus très différents. Ce type de configuration du savoir met à mal les frontières rigides entre les disciplines, les départements, voire les facultés. De ce point de vue, la vogue aux Etats Unis des « studies » (« Gender Studies », « Post-colonial studies », etc.), le groupement de chercheurs très divers autour d'une thématique commune, apparaît symptomatique, même si on peut juger qu'on n'a pas souvent affaire à un vrai travail d'interdisciplinarité. Aucune discipline n'a les moyens à elle seule d'étudier la différence sexuelle, la nutrition, l'adolescence, la télévision, etc.

BDD-A17888 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:52 UTC)

Dès lors, l'un des problèmes majeurs auxquels est confrontée l'analyse du discours est moins de trouver un lieu (de toute façon, elle n'en trouvera pas qui soit réellement satisfaisant) que de parvenir à créer des lieux qui soient à la fois cohérents, sans être fermés. S'il n'y a pas un minimum de cohérence, il n'y a pas de véritable discussion conceptuelle et méthodologique ; mais s'il y a fermeture, la notion même de « discours » devient stérile.

Je vous remercie de votre attention.

Les questions :

I.C.C. – Une question atypique : comment voyez-vous le discours protestataire des étudiants français ces jours-ci ?

D.M. – Je m'abstiendrai de faire part de mon opinion à ce sujet, car il me faudrait partir dans de grandes considérations sociopolitiques. Je suppose que votre question porte davantage sur le discours lui-même. On pourrait étudier cet événement en termes d'analyse du discours. Les acteurs qui sont engagés dans le mouvement de protestation doivent se soumettre à des codes, qui sont pour une bonne part des genres de discours : l'assemblée générale, le tract, le slogan, les réunions de négociation, etc. Il faut en outre prendre en compte la mémoire : leurs actes et leurs paroles prennent sens par référence à des énoncés et à des situations de parole antérieurs, à une mémoire discursive (la Révolution de 1789, le Front Populaire de 1936, mai 1968, etc.). On peut ainsi décrire en termes d'analyse du discours l'ensemble des dispositifs permettant aux acteurs de donner sens aux situations qu'ils construisent à travers leurs textes. De manière plus générale, il est possible d'étudier une société, une institution ou un événement dans cette société comme un espace de production et de gestion du discours.

BDD-A17888 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:52 UTC)

V.D. – Est-ce que l'analyse du discours, enfin les savoirs que l'analyse du discours a rassemblés jusqu'ici, peut nous permettre de prévoir en quelque sorte des comportements discursifs qui se manifestent au niveau de tel ou tel événement ?

D.M. – On ne peut pas prévoir ce qui va être dit. Mais on peut prévoir les invariants de ce qui peut être dit. Comme le disait Marx très justement dans *Le 18 brumaire*, la Révolution de 1789 a été vécue comme la répétition de la République romaine. D'une certaine façon, on est condamné à faire la révolution d'avant. Les Français en 89 ont rejoué le République romaine, les Russes en 1917 ont revécu la Révolution française et ainsi de suite. Je lisais hier dans le journal roumain qu'en Belarus les opposants pensent refaire la « Révolution orange » ukrainienne. Mais les invariants ne disent pas ce qui va être dit, seulement les conditions du dicible. Pour prendre une comparaison, la linguistique générale étudie les propriétés du langage à partir des langues naturelles existantes, mais une infinité de langues naturelles différentes sont possibles qui soient fondées sur ces propriétés.

S.-M.A. – Moi, je crois que la question de mon collègue suggère la possibilité de constituer un corpus de ce discours protestataire qu'on peut analyser. Pendant mon stage d'un mois à Angers j'ai d'ailleurs été un peu frappée par la variété des discours des étudiants : affiches, manifs, toutes sortes de discours et je me suis même proposée de les constituer dans un corpus d'analyse pour voir un peu quel est l'état de la langue lors de ce mouvement de protestation.

Je voudrais savoir si l'analyse du discours peut révéler la maladie de quelqu'un. C'est-à-dire hommes politiques, professeurs…

BDD-A17888 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:52 UTC)

D.M. – Il y a une branche de l'analyse du discours qui s'appelle « analyse critique du discours » (« Critical Discourse Analysis ») dont c'est le but : par l'analyse des textes et des conversations il s'agit de montrer comment certaines « pathologies » sociales se maintiennent et se développent, de façon à les combattre. Cette préoccupation est présente également dans certains courants des études d'argumentation, qui cherchent à analyser les usages pernicieux, sophistiques, de l'argumentation. Personnellement, je suis un peu sceptique. Il est en effet très difficile de dire quelle est la norme, et l'on peut se demander s'il est possible qu'une société ne contienne pas une part de « maladie ». Le problème est même de savoir *qui* définit la norme, qui est fondé à le faire. Prenons l'exemple du féminisme, c'est un exemple que tout le monde comprend bien. Quand vous voulez mettre à jour le « machisme » caché dans un texte, à quoi reconnaît-on que quelque chose est machiste ? Ce n'est pas écrit dessus. Le consensus d'un groupe d'universitaires de tel ou tel pays n'est pas une preuve. De toute façon, la volonté d'utiliser l'analyse du langage pour remédier aux maladies de la société est aussi vieux que la culture occidentale. La philosophie de Platon se présentait déjà comme un remède à la sophistique, accusée de mettre l'étude de la langue au service d'une démagogie mortelle pour la cité.

V.D. – Le fait de fréquenter l'analyse du discours, non pas en tant que spécialiste, mais le fait de lire les analyses du discours permettrait, n'est-ce pas, aux gens de mieux voir, de deviner un petit peu les tendances, de prévoir, en quelque sorte, à quoi ils peuvent s'attendre, de comprendre les discours de certains politiciens, on sait, non, qu'on va pas voter pour eux parce que dans leur discours apparaissent certains mots, au niveau même du vocabulaire, qui nous

BDD-A17888 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:52 UTC)

disent que là il faut faire attention, celui-là va nous mener dans telle ou telle direction et cela intéresse beaucoup plus un public très large.

D.M. – Oui, l'analyse des textes par l'ordinateur, en particulier, permet de repérer ce type de phénomènes ; ces technologies nouvelles donnent des moyens extraordinaires de voir des choses que personne ne verrait autrement.

C.I. – Au risque de faire revenir sur l'analyse littéraire du discours, mais dans le contexte de l'affirmation suivante : « l'analyse du discours a une préférence pour les formes institutionnalisées du discours ». Alors l'analyse littéraire du discours se rapporte à l'analyse du discours littéraire vue comme institution ?

D.M. – On ne peut pas sortir de l'institution. Ce qu'on appelle « la littérature » est un réseau d'institutions très complexe qui permet à notre insu de constituer et de donner sens aux textes.

C.I. – Mais non pas telle qu'elle est classée par courants, mouvements …

D.M. – Le jeu des positionnements esthétiques fait également partie de l'institution. Par exemple, un manifeste littéraire n'a de sens que par rapport à une institution, un champ, des rapports de force qu'il s'agit de modifier. Il faut simplement prendre garde à distinguer deux sens d'« institution », il y a un sens trivial qui réfère à des organisations comme l'école, la police, l'université, etc. Mais il y a un sens plus abstrait ; ainsi, dans l'école française de sociologie (Mauss, Durkheim, etc.) on parle d'« institution » même pour des représentations. Les représentations sociales attachées à une époque donnée à la vie des artistes relèvent de

BDD-A17888 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:52 UTC)

l'institution artistique. La littérature n'est pas une institution comme l'hôpital ou l'école, mais c'est une institution qui intègre de multiples phénomènes institutionnels : des anthologies de la littérature aux prix littéraires en passant par les représentations dominantes en matière de lecture, de création, etc.

E.G. – Vous avez distingué deux filons dans l'analyse du discours : le filon français et le filon anglo-américain. Pourriez-vous nous dire quels sont les traits spécifiques aux deux courants ?

D.M. – Tout d'abord, il faut distinguer entre les Anglais et les Américains, qui n'adoptent pas toujours la même démarche. Leurs ressources méthodologiques, en particulier, ne sont pas les mêmes. Beaucoup d'Américains s'appuient massivement sur l'analyse conversationnelle ; beaucoup d'Anglais, en revanche, s'appuient sur la linguistique de Halliday. Quant aux Français, ils privilégient les théories de l'énonciation linguistique. Ceci est lié au fait que les Américains, à la différence des Français et des Anglais, sont moins intéressés par l'écrit et les textes institutionnels. En revanche, les Européens sont davantage préoccupés par l'écrit, ils ne pensent pas que l'interaction orale soit le modèle de la communication. C'est une différence à la fois idéologique et une différence méthodologique aussi. Mais dans le détail les choses sont beaucoup moins simples, comme vous pouvez l'imaginer. Une autre différence majeure entre les Anglo-saxons et les Français qui est avancée communément, c'est l'empirisme des Anglo-saxons. Les Français sont assez théoricistes, en ce sens qu'ils ne peuvent pas travailler s'ils n'ont pas auparavant conceptualisé leur démarche, alors que les Américains ont tendance à cacher les concepts et à faire comme s'ils se confrontaient directe-

BDD-A17888 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:52 UTC)

ment à des faits. Ils justifient moins leur démarche. Mais il est difficile de dire s'il s'agit vraiment de manière de penser différentes ou de modes d'exposition différents. De toute façon, il faut se méfier des oppositions massives entre « les Français » et « les Américains », dans la mesure où il y a des échanges incessants entre les deux zones. C'est bien souvent une différence entre des courants et non une différence entre des pays.



BDD-A17888 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:52 UTC)